

UNE ERREUR DE MICHELET

Par J. P., Le Monde, 12 août 1961

M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, vient de mettre en évidence, dans une jolie plaquette, soigneusement éditée par l'Université de Londres (1), l'importance que Michelet attachait aux documents iconographiques dans sa résurrection du passé. Il ne cesse de chercher le buste, le portrait de ceux qu'il met en scène. On dirait qu'il a besoin de la figure humaine pour sentir et construire son personnage et que l'effigie lui apporte la synthèse que les textes ont seulement préparée sans l'achever. D'une manière fort distrayante, malgré l'érudition que cette étude suppose, M. Jean Pommier compose donc deux galeries de portraits : ceux qu'on doit à la plume de Michelet d'un côté ; de l'autre, les photographies des tableaux où l'historien-poète a trouvé son inspiration. Cela nous vaut la reproduction de quelques bonnes œuvres et un florilège de citations souvent belles, quelquefois d'une observation aiguë et où de-ci de-là, l'ironie du lecteur peut trouver son compte Car Michelet, scrutateur de visages, n'a rien d'un physionomiste. Il se moque - à moins qu'il ne les ignore - des règles que dès cette époque cette discipline, qui n'est pas morte, prétendait édicter En face d'un portrait notre historien médite. Et comme il a déjà son idée, bonne ou mauvaise, du personnage, il la déchiffre, à livre ouvert, dans les traits peints ou gravés. Tout cela ne vas pas sans quelque mésaventure. M. Jean Pommier en a découvert une qui ne manque pas de sel. Michelet détestait Catherine II et lui a consacré des lignes féroces. " J'ai vu dans la nature des monstres. Je n'ai rien vu de tel que l'odieux Minotaure russe dont on a l'image à Ferney. " Suit une description quasiment faite de visu, puisque Michelet contemple le tableau, où s'accumulent les formules vengeresses : " Rouge et de tête corbine, le corps épaissi de matière, énorme d'iniquités... " Chaque trait du visage, chaque détail de la parure, trahit la brutalité, a grossièreté de l'impératrice.. Or M. Jean Pommier a fait à son tour le pèlerinage de Ferney. Et qui identifie-t-il, avec le maximum de chances d'exactitude dans ce portrait, si révélateur, pour Michelet, du tempérament de la grande Catherine ? L'inoffensive et lourde Marie - Thérèse, impératrice d'Autriche, que nul jusqu'alors n'avait reconnue là. L'erreur est plaisante. Si Michelet en fait ici les frais, elle est commune à plus d'un, avide comme lui de croire aux " véridiques harmonies du dehors et du dedans " Giraudoux, poète lui aussi, disait qu'à partir de quarante ans un homme a toujours la tête qu'il mérite. C'est vrai quelquefois. Il serait trop beau que ce le fût toujours. Et les sceptiques sont là pour déjouer ces quelques illusions d'optique.

(1) Jean Pommier : Michelet, interprète de la figure humaine. The Athlone Press, University of London. 60 p.

HISTORIEN : Michelet

Par J. A., LM, 8 décembre 1967

L'Histoire de France de Michelet a cent ans et les éditions Rencontre viennent de rééditer ses dix-huit volumes, qui sont introuvables en librairie depuis longtemps, et que le public accueille, semble-t-il, avec la plus grande faveur. À cette double occasion les auteurs de Clio et les siens, Georgette Elgey et Jean-Marc Leuwen, ont consacré une sorte de numéro spécial, d'une longueur inaccoutumée, à Michelet et à son grand'œuvre, l'Histoire de France. On ne peut guère parler de Michelet avec froideur et détachement. Qu'on l'admire ou qu'on le conteste, c'est avec la même passion que lui-même mit à découvrir et à faire revivre l'âme de la France, l'âme du peuple dont il était issu. C'est cette même ferveur qui anime Claude Mettra, le préfacier de la nouvelle édition, et les auteurs de Clio et les siens ne pouvaient trouver de guide plus convaincant que lui pour découvrir, à travers l'histoire de sa vie et celle de son temps, la personnalité et l'œuvre de Michelet. À Ranwez, petit village des Ardennes d'où la mère de l'historien était originaire, mais qu'il ne connut lui-même qu'à dix-huit ans, Michelet prend contact avec la paysannerie, et Claude Mettra évoque d'une manière extraordinairement vivante cette rencontre qui devait marquer toute l'œuvre de son auteur. Mais c'est à Paris où son père, modeste imprimeur, avait toujours vécu que Michelet, ses études terminées, va vivre, enseigner et travailler. Le 2 novembre 1830 il prend possession de son poste de chef de la section historique aux Archives de France, poste qu'il devait conserver pendant vingt-deux ans. M. André Chamson, directeur des Archives de France, veut voir dans cette date du 2 novembre un symbole que Michelet n'aurait sans doute pas récusé, et rappelle comment celui-ci dirigea son service historique, et surtout comment il sut puiser dans les Archives pour nourrir son œuvre. Bien qu'il ne fût pas lui-même sorti de l'École des chartes, Michelet, dit M. Chamson, savait exactement le prix de cette mémoire de la France. Celui qui selon ses propres termes fut le premier à voir la France " comme une âme et comme une personne " en fut non seulement le poète, mais aussi l'historien rigoureux que M. Fernand Braudel, professeur au Collège de France, entend replacer dans le courant qui aboutit à la conception moderne de l'histoire. Si M. Braudel, qui conclura l'émission en imaginant comment Michelet aurait raconté l'histoire de la France de 1914 à nos jours, s'attache à Michelet homme de science, Maurice Clavel, en lisant quelques pages de l'Histoire du Moyen Age (le récit de l'assassinat du duc d'Orléans), nous rappellera que Michelet était aussi un authentique dramaturge. Pour accompagner son émission J.-M. Leuwen a eu l'heureuse idée de choisir la Symphonie funèbre et triomphale de Berlioz, écrite pour commémorer la révolution de Juillet 1830. Cet ensemble chaleureux donne envie de lire, ou de relire, Michelet. Peut-on lui faire meilleur compliment ?

Michelet et Tabucchi Les intuitions de l'historien

La Révolution de Michelet a été présentée en avant-première et sera créée en septembre à l'Odéon, où l'on peut voir deux pièces de Tabucchi.

Le Monde, 1 juillet 1989

Une "projection scénique" de l'Histoire de la Révolution française de Michelet a été réalisée par Elisabeth de Fontenay, sous le titre Michelet, ou le don des larmes. Elle sera donnée au Théâtre de l'Odéon du 19 septembre au 22 octobre. Mais deux séances ont eu lieu "avant terme", les 22 et 23 juin, dans la chapelle de la Sorbonne, et donc au-dessus du coffre qui contient le crâne de Richelieu. Nous voyons Michelet, inquiet, fiévreux, écrivant son livre, préparant ses cours du Collège de France, qui seront suspendus à deux reprises par le pouvoir. Roland Bertin est excellent dans ce rôle, son jeu est sensible, brouillon juste ce qu'il faut. Comme les autres oeuvres historiques de Michelet, sa Révolution a de l'excellent et du moins bon. Le moins bon, c'est que Michelet, pour étayer ses convictions, fait aveuglément crédit à des documents ou à des témoignages douteux, comme par exemple les anecdotes de Barthélemy Maurice sur les prisons de Paris ou le récit de l'abbé Sicard, qui allait être retenu dans le procès de béatification des "martyrs de septembre" et imprimé à Rome. Michelet fait état des tortures infligées à une bouquetière du Palais Royal appelée la "femme Gredeler"; il affirme que c'est le Comité de surveillance de la Commune qui "livra ses prisonniers à la mort" en étant responsable du transfert des vingt-quatre détenus de la mairie à la prison de l'Abbaye; il déclare que des groupes de massacreurs se déplacèrent d'un lieu de massacre à l'autre; il décrit des viols de jeunes filles et d'enfants à la Salpêtrière. Ainsi de suite. Autant de faits plus ou moins imaginaires qui n'ont jamais été prouvés. Bien des sources essentielles ont brûlé en 1871, et, comme le dit Pierre Caron dans son étude, très sérieuse, elle, sur les Massacres de septembre, la tâche de l'historien est compliquée par le fait que "dès le début des massacres l'imagination populaire a commencé son travail d'amplification et de déformation". Michelet est tombé d'ailleurs dans ce même travers lorsqu'il a écrit l'histoire de Jeanne d'Arc, parce que là aussi, dès l'arrivée de Jeanne d'Arc dans Orléans, et même plus tôt, lorsqu'elle était à Poitiers, l'imagination populaire, du côté anglais comme du côté français, a fabriqué des légendes. Mais, en revanche, Michelet devient admirable lorsque son instinct, son intuition lui font découvrir les mots qui éclairent nettement les scènes, les faits, et qui nous font saisir tel ou tel moment fugitif. Par exemple, lorsqu'il écrit : " La nuit venait, les sombres cours de l'abbaye devenaient plus sombres. Ce qui commençait à donner un caractère terrible au massacre, c'est que, par cela même que la scène était resserrée, les spectateurs mêlés à l'action, touchant presque le sang et les morts, étaient comme enveloppés du tourbillon magnétique qui emportait les massacreurs. Ils buvaient avec leurs bourreaux, ils le devenaient. "

Pirandello et Pessoa

Cette évocation de Michelet écrivant sa Révolution est mise en scène avec beaucoup de soin et de tact par Simone Benmussa. Yves Gasc et Catherine Hiégel, entourant Michelet, disent ses pages, avec talent, mais c'est Bérengère Dautun qui atteint une vraie dimension de " mémoire " : elle évite tous les pièges du pathos, du récitatif ; elle interiorise une distance ; elle a une grandeur réservée, calme, quelque chose de recueilli ; avec elle, nous sommes dans l'intimité réelle du texte. Giorgio Strehler a inscrit au programme de son Théâtre de l'Europe, au Petit-Odéon, deux pièces en un acte de son compatriote Antonio Tabucchi, M. Pirandello est demandé au téléphone, et Le temps presse. Le spectacle commence par la projection, sur un écran, de photographies prises dans un hôpital psychiatrique. Ce sont des vues d'hommes prostrés, tournés vers des murs ou comme enserrés sur eux-mêmes, entièrement abimés dans une douleur. Cette douleur, sur ces images, est flagrante, presque " palpable ", un spectateur normal doit en être affecté; c'est là le rappel de choses affreuses, en comparaison de quoi,

malgré qu'on en ait, le théâtre est un plaisir, une douceur. Aussitôt après ces images le théâtre d'Antonio Tabucchi commence : c'est un acteur, plus trop jeune, pas trop doué, qui a décroché un commande : venir "animer" un petit peu les pensionnaires d'un asile psychiatrique. Antonio Tabucchi ne nous fait grâce d'aucune des "occasions faciles" de cette situation choisie. Le titre annonce franchement la couleur : Pirandello prête, bon gré mal gré, son jeu complet de miroirs. Mais Tabucchi bat aussi le rappel de toutes les "acquisitions récentes" des dramaturges européens et américains. Il semble que les opérations mentales auxquelles s'est astreint cet acteur pour jouer tant bien que mal l'ont "dépassé": au lieu d'être débranché dans une douleur continue, un noir, il est débranché dans des danses de lumière, des mirages, une fébrilité. L'acteur italien Lino Troisi, dirigé par Henning Brochhaus, est assez touchant dans ce rôle. Comme les crémières donnaient naguère treize oeufs à la douzaine, Antonio Tabucchi a ajouté à son "tutti-frutti" psycho-dramaturgique une interférence du poète portugais Antonio Pessoa. Tabucchi, né à Pise en 1943, est professeur de littérature portugaise. La seconde pièce, Le temps presse, nous fait entendre un homme qui règle son compte, à voix haute, à son frère, qui lui envoie toute sa rancoeur, sa jalousie, mais le frère a été tué quelques heures plus tôt dans un accident de la route. Le corps est étendu sur un lit de clinique, il va être descendu par les infirmiers. Roland Amstutz n'est pas à son aise dans ce rôle d'un frère bavard. La pièce n'est pas géniale.

Le rameau d'or de Michelet

Par JEAN-PIERRE RIOUX, LM, 8 septembre 1995

Le 23 avril 1838, Jules Michelet fait sa première leçon, sur Paris « centre de la France et du monde », dans la salle basse du Collège de France. Après vingt années dévouées à la jeune Université à laquelle il doit tout, après Sainte-Barbe, l'Ecole normale et la Sorbonne, après les Archives et malgré une candidature avortée en 1831, le solitaire déjà célèbre s'installe à « l'asile du libre examen qui a renouvelé les connaissances humaines » pour y exercer le magistère de son choix. Sa chaire d'histoire et de morale va propager en fait une morale de l'histoire, dire le combat de la liberté contre la fatalité, détailler le « principe moderne » de la Renaissance terrassant la scolastique, la mécanisation du savoir et de la foi, exalter l'héroïsme de l'esprit contre la sécheresse de coeur : unir la résurrection du passé et la prédication démocratique de l'avenir. Au fil des ans, elle devient une « magistrature d'avertissement », une tribune et un forum d'idées où se réchauffe la « jeunesse des écoles » et où se presse, sous l'oeil vigilant des roussins, « l'auditoire le plus européen, mêlé de nations, d'âges et de sexes ». Suspendu deux fois pour tumulte démocratique, en janvier 1848 par la monarchie de Juillet à l'agonie, et en mars 1851 par la République de l'ordre bourgeois, Michelet sera révoqué le 12 avril 1852 par le prince-président Louis-Napoléon, attendu que son cours « a donné lieu aux scènes les plus scandaleuses ». Vingt ans plus tard, l'ingrate république de Jules Simon ne jugera pas utile de réinstaller le vieil historien à la seule vraie place dont il avait rêvé.

Ces quatorze années d'un magistère exceptionnel nous avaient jusqu'ici largement échappé. N'étaient bien connus en effet que le cours rédigé de 1843 sur les jésuites, vigoureusement professé en tandem avec l'ami Quinet et qui émut si fort la calotte contre-révolutionnaire qu'il fallut le publier aussitôt et le brandir comme une arme (1) et celui, interdit, de 1848, aussitôt vendu en fascicules et repris en 1899, en pleine affaire Dreyfus, par Ernest Lavisse, puis

joliment salué en 1970 au Seuil par Gaëtan Picon sous le titre de L'Etudiant. Pour tous les autres, ce n'étaient que sténographies publiées au Journal général de l'instruction publique, bouts d'articles, correspondances éparses et notes autographes conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Paul Viallaneix, l'éditeur patenté du Journal, des Ecrits de jeunesse et des OEuvres complètes, a brassé ce précieux fatras avec l'aide d'Oscar A. Haac et d'Irène Tieder, et ils en ont fait un corpus bien établi, cohérent, solidement préfacé et postfacé : du « cousu main » qui honore l'érudition et la flamme micheletistes (même si Gallimard ne sort pas indemne de l'aventure : pourquoi n'avoir pas prévu d'index ? Quand l'édition française comprendra-t-elle qu'ainsi mutilé un travail de ce genre perd la moitié de son intérêt scientifique ?). Avec la publication à un bon rythme (et avec index !) d'une Correspondance générale, établie par Louis Le Guillou chez Honoré Champion et dont le tome IV, qui va paraître incessamment, aborde précisément les meilleures années du Collège, après 1842 (2), gageons que ces Cours vont contribuer à quelque relance de Michelet, dont on mesurera l'ampleur en 1998, pour le bicentenaire de sa naissance.

L'ensemble est d'écriture trop disparate pour qu'on puisse parler d'une redécouverte d'un style. Le pathos et le raccourci généreux peuvent même faire sourire. Mais comment ne pas être sensible, tout au long, quand notre monde lui aussi semble aller « par la grande route des funérailles », à ce martèlement de l'angoisse moderne, à ces éclats d'une prose pleine de soleil noir, à cette oralité de bon sens finaud, à cet entêtement d'enclume dont seul Péguy, plus tard, a su retrouver l'écho ? A tout le moins, Michelet écrivain ne sort pas diminué de cette exhumation et nombre de ses passages célèbres prennent même une nouvelle coloration, comme celui de la visite de l'enfant d'imprimeur au Musée des monuments français (« Ces morts dans leurs tombeaux qui rendaient tous les temps contemporains : je créai leur histoire, j'entrevis une lueur de religion »), ou comme l'invocation, fondatrice d'une histoire orale, de ce « monde vivant de choses non écrites » que porte, un demi-siècle plus tard, le plus humble témoin de la Révolution passant sous la fenêtre ouverte de la salle du Collège.

Au chapitre de l'histoire intellectuelle, l'ensemble ne bouleverse pas notre vision de l'apport de Michelet à une prise de conscience de la modernité sur la trace du passé. Ses cours sont si mêlés à son oeuvre (ils sont, dit-il en 1847, « une conciliation », ou « une gymnastique : les résultats sont dans mes livres ») qu'on croit tout en connaître avant de les avoir ouverts. Quand il décide d'abandonner L'Histoire de France en 1844 pour se jeter en urgence dans celle de la Révolution, quand Le Peuple de 1846 lance l'offensive libératoire ou quand, en 1848, il rêve d'une transformation morale et religieuse annoncée par un énorme éclat de rire rabelaisien, ses leçons passionnément suivies ne sont qu'un banc d'essai ou qu'une confirmation, qu'une quête de méthode et de communion. L'unité de Michelet est dans son oeuvre écrite, même s'il a mêlé sa vie et son enseignement.

En revanche, la variété des Cours, l'acuité des intuitions qu'il y expérimente donnent à l'histoire selon le fils du Peuple une saveur et une actualité tout à fait neuves. « Moi-Paris » en ouverture en 1838, l'entêtement à « nager » dans le concept de Renaissance éternelle de 1839 à 1842, une plongée dans « l'unisson discordant » du Moyen Age en 1842 et 1843, « Rome et la France » en 1844, avant d'entrer dans la Révolution par un portrait au vitriol de Mirabeau en 1845 et de glisser à la nationalité et à la fraternité, puis, ragailardi par l'amour d'Athénaïs Mialaret en 1849, d'exalter l'amour, la femme et le droit jusqu'à l'extinction du feu en 1852 : la variété et la richesse des thèmes réjouissent, l'exploitation des archives étonne,

la curiosité dévorante conquiert. La femme, l'enfant et le peuple sont campés au premier rang, l'Inde et sa sainteté sont explorées, l'habit et le meuble ne sont pas négligés, une esthétique de la fantaisie s'avance, une philosophie pleine de remue-ménage s'élabore, qui n'oublie ni le forgeron champenois ni les Muses. La France, bien sûr, est au coeur, « admirable et légitime corollaire du passé », qui entend toujours « chanter l'oiseau bleu, couleur du temps ». Puis sa Révolution, « conscience » du pays, mais qui « dans son orage, n'organise ni l'individu, ni l'éducation, ni la société » pour une bonne fois « en finir avec la solitude ». Tout est à faire encore, ajoute invariablement Michelet, avec la fraîcheur d'âme des grands travailleurs : renouer avec les terres reculées, bâtir une Europe de nations harmonieuses où la force ne primera plus sur le droit, où les novateurs cesseront de procéder par « voie d'écart absolu » en feignant de créer de rien. Cette histoire à si larges horizons culturels et politiques, c'est celle-là même qu'un siècle et demi plus tard nous bâtissons cahin-caha, quand « le monde va nous saisir demain » et que le contemporain provoque plus que jamais.

Au fil de ces mois d'enseignement, on découvre ainsi le secret de notre plus grand historien : ne pas attendre que les dernières momies tombent en poussière, car « tant que nous resterons liés à l'ancien rivage, nous ne pourrons rien » ; partir à l'aventure d'un temps gros d'avenir. Chercher, comme l'impose la belle Proserpine au héros de Virgile, « le fruit au rameau d'or », foetus vivant arraché à l'arbre qui fait revivre car il bénit les morts et « leur donne la vie qu'ils n'ont pas eue ». Cette histoire attentive au légendaire brise nos solitudes et chasse l'oppression. Elle aide à dire le droit, cette « réclamation de Dieu même », en vivifiant « tous les ayants droit, c'est-à-dire des personnes ». Et l'historien fourbit et bénit les armes de ce combat sans fin. Michelet, on l'a compris, est toujours des nôtres : vert, dédaignant les tièdes et guettant des lueurs au miroir du passé.

Quand l'histoire hésite

Par PIERRE LEPAPE, LM, 8 septembre 1995

Dans les années 70, les historiens français ressemblaient à des conquérants irrésistibles. Gouvernés par **Fernand Braudel**, monarque industriel, autoritaire et habile, ils chevauchaient dans le champ des sciences sociales avec autant d'insolence que d'appétit. Ils exécutaient sans vergogne le programme du Maître : « L'histoire que j'invoque est une histoire neuve, impérialiste et même révolutionnaire, capable pour se renouveler et s'achever de mettre à sac les richesses des autres sciences sociales, ses voisines... Une histoire capable d'extrapoler les détails, de dépasser l'érudition et de saisir le vivant, à ses risques et périls et dans ses plus grandes lignes de vérité. » Les historiens ne se contentaient pas de bousculer leurs savants voisins, ils franchissaient aussi les murailles des laboratoires, des salles de cours et des revues érudites pour partir à la conquête du public. Ils investissaient les journaux et les magazines, s'installaient dans les maisons d'édition, postulaient au palmarès des meilleures ventes. L'historien devenait un maître à penser la société : non plus seulement animateur des commémorations, gardien du patrimoine ou conseiller en mémoire, mais expert écouté du déchiffrement du présent. Ces temps voraces sont passés. Nous sommes revenus sur des eaux plus calmes. Tel l'empire romain, l'« école » des Annales est victime de son expansionnisme planétaire. Elle n'est plus qu'un centre parmi d'autres, soumis à la confrontation et à la contestation. De la part de traditions historiographiques étrangères, mais aussi, en France

même, de la part de jeunes historiens comme Alain Corbin, Jean-Claude Schmitt ou Christian Jouhaud qui souhaitent nouer d'autres dialogues que ceux légués par l'héritage braudélien (lire l'article de Philippe-Jean Catinchi page VII). Il est peut-être trop rapide et trop vague de parler de « crise » générale, mais les signes se multiplient d'un certain essoufflement. On peut le mesurer, par exemple, à la raréfaction chez les éditeurs des grandes entreprises historiographiques du type Histoire des femmes, Lieux de mémoire ou Histoire de la France. Les chantiers se font plus modestes, les recherches plus dispersées. Cet état d'incertitude est propice à un retour sur le passé. Hésitante sur son avenir, l'histoire se tourne vers son histoire, ce qui est sans doute une bonne façon de se penser. On réinterroge les grandes figures tutélaires. Michelet d'abord, le père fondateur, l'inventeur flamboyant de notre histoire nationale. Un patient et savant travail de collation et de déchiffrement nous permet aujourd'hui de connaître ses fameux cours au Collège de France entre 1838 et 1851 (lire l'article de Jean-Pierre Rioux page IX). Quatorze années d'enseignement militant, aventureux, où la curiosité savante et multiforme ne cède jamais à la passion de la vie et à l'amour de la liberté. Braudel ensuite, mort il y a juste dix ans, et auquel sont consacrées deux biographies, de coloration bien différente (lire notre feuilleton page VII). Pour Giuliana Gemelli comme pour Pierre Daix, il fallait d'abord surmonter un paradoxe : comment raconter l'histoire d'un homme pour qui le factuel et l'individuel n'étaient que « poussières » sans grande signification ? L'un et l'autre, par des voies et dans des styles dissemblables, retrouvent une même métaphore : celle d'un combat pour l'histoire dont Braudel aurait été pendant près de quarante ans le théoricien, le stratège et le général en chef. Combats pour l'histoire, c'est aussi le titre sous lequel sont réédités, en édition de poche (1), les articles que consacra Lucien Febvre au métier d'historien. Comme s'il y avait toujours, chez les meilleurs historiens, du lutteur et du guerrier. Le dix-huitième congrès international des sciences historiques, qui s'est tenu à Montréal du 27 août au 3 septembre, n'a pas failli, de ce point de vue, à la tradition, qu'il s'agisse des débats qui l'ont agité sur l'Etat et la Nation, sur les diasporas et surtout sur les « études féministes » qui ont été l'occasion d'une autocritique radicale (lire l'article de Nicolas Weill page VIII). Une manière aussi de manifester que le dialogue entre l'histoire et les autres sciences doit encore s'étendre. A la philosophie par exemple, ou encore, comme le manifeste l'oeuvre de l'historien espagnol Francisco Rico (lire l'article de Roger Chartier, page IX), à la littérature. L'après-Braudel n'est pas un repli ni un reniement. Mais le rêve d'une grande synthèse est repoussé à plus tard, beaucoup plus tard. Jamais ?

L' « Histoire de la Révolution française »

Par PAUL VIALLANEIX, 28 septembre 1997

MILLE huit cent quarante-sept : chômage dans les manufactures, travail forcé des enfants au fond des mines, agitation dans les campagnes, cherté du pain, affairisme, corruption en haut lieu. François Guizot, premier des ministres, reste droit dans ses bottes, mais la faillite de la monarchie de Juillet bat le rappel des souvenirs de 1789. Les historiens se mobilisent. Le 10 février, quelques jours après la publication par le socialiste Louis Blanc du début de son Histoire de la Révolution française, le républicain Jules Michelet publie chez Chamerot le premier volume de son Histoire de la Révolution française. Au printemps, l'Histoire des Girondins, d'Alphonse de Lamartine, connaît un immense succès. Elle est suivie, comme il se doit, d'une Histoire des Montagnards, d'Alphonse Esquiros. C'est l'Histoire de la Révolution de

Michelet, dont les sept tomes se succèdent jusqu'en août 1853, qui laissera la trace la plus profonde dans notre culture politique. Michelet, en 1847, a quarante-neuf ans. Il n'oublie pas qu'il est né « comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris », au temps du Directoire et qu'il a composé des livres, de ses mains d'enfant, dans l'atelier d'imprimerie paternel. Titulaire de la chaire d'histoire et de morale au Collège de France, il se sent d'autant plus obligé d'intervenir dans la crise qui démoralise le royaume. Il a interrompu, en 1844, après un sixième tome consacré à Louis XI, l'Histoire de France entreprise en 1833, afin de rappeler aux déçus de la monarchie bourgeoise la légitimité nationale de la Révolution. Dès 1845, à l'ouverture de son cours annuel, il a déclaré solennellement devant la jeunesse des écoles enthousiaste : « Ce qui est légal, c'est la Révolution, en sorte que, traitant de la Révolution, je m'assois sur la base, sur la pierre fondamentale des lois. Il ne faut pas dire la Révolution, mais la Fondation. » Dans le tome I de l'Histoire de la Révolution, ainsi que dans le tome II, mis en vente le 15 novembre 1847 et conclu sur la fuite de Louis XVI à Varennes (20-21 juin 1791), Michelet ne se montre pas moins radical. Il ne prend même pas la peine de réfuter le « fatalisme » des historiens libéraux, Thiers et Mignet, qui se sont ingéniés à démontrer que la bourgeoisie s'était emparée de la plupart des leviers de commande du royaume avant la prise de la Bastille. Auguste Mignet avait eu cette formule : « Les Etats généraux ne firent que décréter une révolution déjà faite. » Michelet use, au contraire, de tout son génie narratif pour accentuer la rupture de 1789. La prise de la Bastille en devient le symbole comme, par la suite, la départementalisation, l'institution d'un système des poids et mesures ou celle du calendrier révolutionnaire. « Le 13 juillet, raconte-t-il sur le mode épique, Paris ne songeait qu'à se défendre. Le 14, il attaqua. Le 13 au soir, il y avait encore des doutes, et il n'y en eut plus le lendemain. Le soir était plein de trouble, de fureur désordonnée. Le matin fut lumineux et d'une sérénité terrible. » Retirée à la bourgeoisie autant qu'à la noblesse, même si la noblesse sacrifie ses privilèges le 4 août 1789, l'initiative révolutionnaire est ainsi rendue au peuple. Mais qui est, au juste, ce peuple « souverain » qui « s'avance » ? Au tiers-état, qui n'est que l'un des ordres représentés au sein des Etats généraux, se substitue, le 14 juillet 1790, par la volonté des Fédérés accourus au Champ-de-Mars de toutes les provinces, la nation assemblée, détentrice de la légitimité. Du bouleversement qui s'opère, Michelet ose professer une interprétation quasi théologique. Il oppose, en effet, à la « religion de la grâce », qui aurait fourni le modèle du « bon plaisir » d'un roi de droit divin, la religion moderne de la Justice, instaurée par la « volonté générale ». Tandis que Lamartine et Edgar Quinet, ses alliés, considèrent que la Révolution française accomplit, à sa manière, l'enseignement du Christ, Michelet affirme et avec quel éclat ! qu'un culte sans précédent a été célébré le 14 juillet 1790 et que le Champ-de-Mars a été, de ce fait, consacré : « Nous, croyants de l'avenir, déclare-t-il, qui mettons la foi dans l'espoir et regardons vers l'aurore, nous que le passé défiguré, dépravé, chaque jour plus impossible, a bannis de tous les temples, nous eûmes un temple comme on n'avait jamais eu ! » Tout solidaire qu'il soit des « croyants de l'avenir », Michelet ne se laisse pas aveugler par la foi qu'il confesse en leur nom. Il admet que l'histoire même de la Révolution l'a démentie. Il se demande si la République ne fut pas vainement proclamée le 25 septembre 1792. Il explique que la double menace des ennemis du dehors et des « traîtres » de l'intérieur accapara si bien les républicains que la République, privée de son plein exercice, perdit peu à peu ses chances de survie.

A tout dérèglement de la dynamique révolutionnaire Michelet se montre d'autant plus attentif qu'il travaille à son Histoire de la Révolution « en plein événement », sous une seconde République aussi fragile que la première. Les deux derniers tomes (VI et VII) sont écrits à

Nantes où, sur le point d'être chassé du Collège de France et des Archives par Napoléon III, l'historien a trouvé refuge en 1852, au moment d'aborder précisément le récit de la guerre de Vendée. Malgré cette proximité de l'expérience révolutionnaire, Michelet résiste à la tentation de se métamorphoser en « accusateur public » pour faire le procès de la Terreur. S'il malmène le « tyran » Robespierre, il n'acquiesce pas toujours le populaire Danton. Indulgent envers les Girondins, il avoue qu'il aurait siégé, conventionnel, sur les bancs de la Montagne, entre Cambon et Carnot. Il s'interdit surtout de maudire 1793 (la dictature révolutionnaire) au nom de 1789 (la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen) ou de mépriser 1789 au nom de 1793, comme le font autour de lui libéraux et socialistes. C'est que la Révolution appartient tout entière, « une et indivisible », à l'héritage qui lui a été transmis, de bouche à oreille, par le peuple de son enfance. Il recommande à ses jeunes auditeurs, le 23 décembre 1847, avant d'être interdit de parole par le gouvernement de Guizot, de recueillir, eux aussi, l'héritage. Qu'ils referment les histoires de la Révolution, « peut-être la mienne », ajoute-t-il, et qu'ils « mettent la tête à la croisée » afin d'écouter « la Révolution qui passe », criée, chantée, racontée, dans la rue, par des témoins « indestructibles » !

Né lui-même, en 1798, dans une chapelle désaffectée par la Révolution, au coin de la rue Saint-Denis et de la rue de Tracy, Michelet tient de son père, ancien ouvrier à l'Imprimerie des assignats, ainsi que des artisans et boutiquiers de son entourage, un récit presque continu des journées révolutionnaires qu'ils ont vécues. Elles ne se contredisent ni ne s'excluent dans la mémoire collective. Michelet la consulte largement pour compléter ou vérifier l'information qu'il puise, le premier, dans les registres de la Commune et les procès-verbaux de ses quarante-huit sections. Plutôt que de reconstituer à sa manière les circonstances du massacre du 17 juillet 1791 au Champ-de-Mars, il recopie la narration « inédite » d'un des manifestants, « garde national dans le bataillon des Minimes qui, avec ceux des Quinze-Vingts, de Popincourt et de Saint-Paul, s'alignèrent parallèlement à l'Ecole militaire ». Sur le conseil d'un autre témoin, royaliste celui-là, il « observe » des hauteurs de Chaillot le déroulement des faits, qui, vus de l'Ecole militaire, seraient inexplicables. Il se fie, une fois de plus, aux « vieillards » pour attester la « pensée forte et calme » des insurgés du 10 août 1792. Un des survivants de l'assaut donné aux Tuileries lui raconte : « On voulait en finir avec les ennemis publics ; on parlait de l'étranger, du comité autrichien qui allait nous l'amener. Un riche boulanger du Marais, qui était mon voisin, me dit sous le feu le plus vif, dans la cour des Tuileries : ``C'est grand péché, pourtant, de tuer ainsi des chrétiens ; mais enfin, c'est autant de moins pour ouvrir les portes à l'Autriche !`` » Affronté à l'horreur des massacres de septembre 1792, Michelet s'en prend aux « exaltés » qui déclenchent le « vertige de la destruction ». Mais il donne aussi la parole au père d'Hector Poret, son condisciple du collège Charlemagne, qui montait la garde, le 2 septembre, devant le couvent des Carmes où s'entassaient les « suspects ». Le vétéran se souvient d'un sergent, « homme d'une résolution peu commune, petit, carré de taille, roux, extrêmement fort et sanguin qui, la grande porte étant fermée, se mit sur la petite, la remplit, pour ainsi dire, de ses larges épaules et arrêta tout court les aboyeurs ». Plus encore qu'à tous ces « petits faits vrais », Michelet s'attache aux humbles témoins qui les lui rapportent. Leur présence dans son ouvrage remet en pleine lumière une tradition « déjà obscurcie après un temps si court » et qu'il a crue « rompue pour toujours » en perdant avec son père, le 18 novembre 1846, « celui qui si souvent lui avait conté la Révolution ». Elle s'ajoute à bien d'autres signes pour accréditer le projet d'une histoire de la Révolution ressaisie, reprise de l'intérieur, parlée autant qu'écrite, capable non seulement de transmettre, mais aussi de poursuivre l'élan de 1789. L'Histoire de la Révolution

française de Michelet appartient, elle-même, à une révolution qui est loin d'être conclue en 1847 et qui l'est encore moins en 1853, après le retour d'une dictature bonapartiste.

De la dénégation à la consécration, une oeuvre sans cesse réévaluée

Par PAUL VIALLANEIX, LM, 28 septembre 1997

A la différence de l'Histoire des Girondins, de Lamartine, qui se lit aussi vite qu'elle a été écrite, l'Histoire de la Révolution française, de Michelet, a d'abord été accueillie avec réserve. Les journaux de l'époque n'osent pas s'associer à une remobilisation des classes laborieuses. Le choc des journées insurrectionnelles de juin 1848 accentue leur prudence. Après l'arrivée au pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte, aucune feuille ne prend le risque de saluer l'achèvement de l'Histoire de la Révolution en août 1853. Michelet ne dispose plus alors d'aucune tribune pour servir la cause de la République. Il reprend donc, en 1855, la publication de son Histoire de France au point où il l'avait suspendue en 1844. L'apparente retraite de l'historien « romantique » n'est pas pour déplaire à la génération qui suit la sienne et qui croit, avec Ernest Renan, à « l'avenir de la science ». Chez les républicains, la confiance accordée à Auguste Comte dévalue le respect dû à Michelet. Le « progrès positiviste » ruine l'hypothèse selon laquelle 1789 constituerait une « fondation » historique. L'Histoire de la Révolution survit néanmoins aux réticences et aux dénégations. Rééditée par Lacroix en 1868, avec une nouvelle préface, où Michelet réplique aux attaques de Louis Blanc, elle devient enfin populaire. Cinq autres éditions se succèdent jusqu'en 1898, comme pour célébrer l'avènement de la IIIe République. Celle-ci fêtera le centenaire de la naissance du « grand homme » en distribuant à tous les écoliers un florilège de l'oeuvre. Des municipalités baptisent rues et écoles du nom de Michelet. L'hommage rendu à l'historien est aussi ambigu qu'officiel. La République conservatrice du président Félix Faure compte sur le chantre de la nation pour susciter l'adhésion des citoyens. Mais elle se garde bien de souligner le caractère populaire des « journées » de la Révolution. Et il n'est pas question, au moment où Ernest Lavisse prêche dans ses manuels la continuité profonde de l'histoire de France, de réveiller le souvenir subversif de la coupure opérée en 1789.

L'ÂME DU PEUPLE

Les successeurs de Michelet se gardent bien de dissiper le malentendu. Professionnels de l'« histoire-science », ils se consacrent à des travaux d'érudition. Ils ne se posent plus, comme Michelet et Quinet la question du sens, philosophique ou religieux, de la Révolution. Tous pourtant n'ont pas tiré un trait sur l'Histoire de la Révolution. Le savant Gabriel Monod, fondateur en 1876 de la Revue historique, voue son enseignement du Collège de France, à partir de 1905, à l'initiateur qu'il n'a jamais renié. En prenant la défense de Michelet après celle de Dreyfus, Monod marque son appartenance indéfectible à l'« Eglise républicaine ». Il y côtoie Péguy, qui ne se prive pas de railler, au nom de la « belle histoire » de Michelet, la cuistrerie des historiens de la Sorbonne. Le gérant des Cahiers de la quinzaine fait de l'Histoire de la Révolution l'un de ses livres de chevet. Succédant aux scientistes, les marxistes exercent sur l'Histoire de la Révolution une censure délibérée. Mathiez (La Révolution française, 1922-1927), quand il ne garde pas le silence, manie l'injure : « Michelet, dit-il tout net, bêlait à

l'union des classes. Il s'est toujours targué d'être peuple (...). Prétention insoutenable. » Jaurès, en revanche, se montre généreux. Il dédie son Histoire socialiste de la Révolution à Michelet en même temps qu'à Marx et... Plutarque ! Peu suspect de négliger la lutte des classes, Georges Lefebvre (La Révolution française, 1930) répare l'injustice de Mathiez, en 1946, quand il écrit : « Michelet avait pris contact directement avec la Révolution par l'intermédiaire de témoins oculaires. Elle était devenue sa pensée ; il était capable d'exprimer, dans une histoire de la Révolution, l'âme même du peuple. »

DEUX ESPRITS

Au même moment, celui de la Libération, le cofondateur des Annales, Lucien Febvre, fidèle entre les fidèles, remercie Michelet d'avoir mis en scène « le débat qui, depuis 89, depuis 93, ne cesse de mettre aux prises, en France, deux esprits : l'esprit de peur et celui qu'il faut bien nommer, en effet, l'esprit de la Révolution, c'est-à-dire de création ». Réveillé, chez nos historiens, par un Febvre mais aussi par un Henri-Irénée Marrou (De la connaissance historique, 1954), qui les appelle à « s'arracher de l'engourdissement dans lequel le positivisme les a trop longtemps maintenus », l'« esprit de révolution » refait de l'histoire « une aventure spirituelle où la personnalité de l'historien s'engage tout entière ». L'oeuvre de Michelet bénéficie, du même coup, d'un crédit longtemps contesté. Jacques Le Goff relit l'Histoire de France de Michelet tout en « ressuscitant », à son tour, le Moyen Age. Bien mieux que le centenaire, le bicentenaire de la Révolution, célébré en 1989, vient d'honorer l'Histoire de la Révolution. Après l'avoir installée au coeur de sa problématique, François Furet (La Révolution française, 1989) estime que l'auteur de ce « récit torrentiel reste le plus grand des intercesseurs entre la Révolution française et l'infinie cohorte de ses fils ».

Michelet, comme un moderne

Par NICOLAS WEILL, LM, 17 juillet 1998

Remisée parmi les hyperboles généreuses de l'esprit « quarante-huitard », l'histoire selon Michelet a longtemps fait piètre figure au regard des progrès scientifiques accomplis par la discipline, depuis sa mort, en février 1874. Rendant hommage à la luminosité de son style, beaucoup de ses critiques, à l'instar d'Hippolyte Taine dès 1856 dans la Revue d'instruction publique mais aussi de Jaurès dans son Histoire socialiste de la Révolution française, lui ont reproché son manque de méthode et ses incertitudes factuelles. Jusqu'à aujourd'hui, on n'a fait de Michelet un grand poète que pour mieux accabler l'historien, dénié sous la figure du visionnaire, du « théologien-peuple » comme lui-même aimait à se qualifier. De Michelet, la cause paraissait entendue. Ne fallait-il pas, afin de réveiller l'intérêt pour l'oeuvre, mettre en avant la bizarrerie de l'homme ? Ne fallait-il exhiber ses étranges regrets « trop bu le sang noir des morts » , son goût, désormais connu, pour l'anatomie intime de sa seconde femme, Athénaïs Mialaret, épousée en 1849 ? Pourtant, à lire la biographie minutieuse que lui consacre Paul Viallaneix, Michelet semble bien, en cette fin de XXe siècle, devoir trouver d'autres raisons d'être moderne que l'étalage d'une vie privée, assez remuante, il est vrai, mais somme toute conforme aux canons en usage dans la bourgeoisie de l'époque. Non que cette dimension soit d'ailleurs absente du travail du biographe, qui s'est fondé sur l'exploitation du Journal, le suivant même à la trace, année après année. On notera que le Michelet de Viallaneix, ramené sur terre, compose un personnage bien différent du

nécromancien romantique, auquel l'auteur de l'Histoire de la Révolution française finissait par être systématiquement ramené. Il redevient un érudit classique, un savant et un archiviste, qui, le premier, ouvre les cartons contenant les documents des sections parisiennes du temps de la Révolution. Bourgeois un peu pingre, ce Michelet-là n'éblouira guère le lecteur par son courage personnel ou militant, au milieu des bouleversements qu'il traverse. Le grand historien se montre même parfois bien peu visionnaire. Quand la République renaît dans les épreuves du 4 septembre 1870, ne lui prédit-il pas une fin prochaine ?

FRILOSITÉ

De même, en 1848, Michelet se garda-t-il bien de prendre aucune part aux émeutes qui la rétablissent. Au cours de l'« année terrible » (1871), on retrouve Michelet en Suisse puis à Florence. L'écrivain n'est pas non plus une sorte de dissident avant la lettre, comme son ami Edgard Quinet, que la prise du pouvoir par « Napoléon le petit » et la suppression de la République mettent sur le chemin de l'exil. Les retombées de la vie politique n'aboutissent, au pire, qu'à écarter Michelet un temps du Collège de France ou de la Sorbonne. Sa vie privée déborde certes, ça et là, sur l'oeuvre. Dans les belles pages que Michelet consacre aux amours du philosophe Condorcet et de sa jeune épouse Sophie, de vingt ans sa cadette, on sent par exemple battre le coeur du « barbon », lui-même amoureux, à cinquante ans, d'une Athénaïs qui en a vingt-trois. Mais le « vrai » Michelet semble ailleurs.

Par-delà les progrès de l'historiographie, par-delà les crises et les bouleversement apportés après lui dans la philosophie, l'histoire et la science par Marx et par Darwin, Michelet parle encore à l'homme du XXe siècle un langage contemporain. Non content d'accorder une importance considérable aux femmes dans l'histoire, Michelet voudra déjà voir dans la fusion ethnique l'un des secrets du progrès, au plus fort d'un temps qui, lui, voit se constituer les doctrines raciales. La modernité de Michelet, c'est aussi, symbolisée par la célèbre amitié qui l'unit au Polonais Mickiewicz, à l'historien russe Herzen, au Roumain Rosetti, ainsi qu'à l'exilé allemand Heine, une ouverture aux nations encore en formation de l'Europe. Des nations pour qui la France est alors un modèle et qu'elle s'évertuera, si souvent, à décevoir. Moderne, Michelet le fut également en appelant la justice et la société à l'indulgence, notamment après la répression qui suivit la Commune.

Michelet refusait de voir dans l'histoire l'instrument de la vengeance des vaincus, sans pour autant céder au triomphalisme hégelien, tel que Victor Cousin l'avait introduit en France. Son histoire à lui, inspirée par l'italien Vico (1668-1744) et sa théorie des « corsi e ricorsi » (cours et retours), n'est ni linéaire ni inéluctable. Elle compose plutôt la figure d'une spirale, ou mieux, d'un vortex, un tourbillon dont l'origine ne serait située ni en son début ni dans ses fins. Le sens de cette histoire ne consiste ni en l'épiphanie d'une ethnie particulière ni dans la domination d'aucun empire, mais dans le progrès de la liberté des peuples. Pour la France, cette origine, placée au milieu, a un nom : la Révolution française. L'ouvrage quelque peu fourmillant de Paul Viallaneix restitue donc à sa manière la fraîcheur d'un Michelet philosophe d'une nation française ouverte à l'universalité. C'est cette vision-là, née d'un enthousiasme savant, qui, avec l'esprit de 1848, pourrait bien bénéficier de la faveur de ceux qui cherchent une autre option que le pessimisme historique et l'obsession de la décadence.

Les incertitudes d'un prophète

Le Monde, LM, 28 octobre 1994

Pressés comme nous sommes, les lentes et patientes explorations érudites nous étonnent, quand elles ne provoquent pas une sorte d'amusement, admiratif et apitoyé tout à la fois. Passe encore pour Philip Kolb, toute sa vie attaché à éditer la correspondance de Proust; le génie du créateur de la Recherche mérite cette dévotion. Mais Georges Lubin voué aux vingt-cinq volumes des lettres de Sand? Mais Jean Robaglia s'échinant à sortir de l'ombre, en sept in octavo, les oeuvres complètes d'Henri Becque, ou Louis Le Guillou établissant et annotant, en onze volumes et près de dix mille pages, les écrits de Lamennais? De ces exploits savants et obscurs, de ces escalades par la face nord d'himalayas de papier, émane une poésie de l'inutile. A qui sont destinés ces travaux monumentaux? A une poignée de collègues du bénédictin, à un quarteron d'étudiants qui en feront une lecture obligée, à quelques agents de l'autoreproduction universitaire auxquels se joindront, génération après génération, une mince troupe de curieux, désœuvrés et fortunés (car ces éditions, à faible espérance de vente, sont chères)? La science ne parle-t-elle qu'à la science, abandonnant, ici ou là, à quelque vulgarisateur le soin de nous distiller les trois ou quatre gouttes du miel qu'il aura su butiner dans ces espaces arides? Il suffit pourtant d'ouvrir la Correspondance générale de Michelet pour être immédiatement immergé dans le plus polyphonique des romans.

Lamennais n'a pas épuisé Louis Le Guillou. Le tempétueux abbé malouin a entraîné le professeur de l'université de Bretagne vers ses disciples et amis _ provisoires _, Lacordaire et Montalembert. Et ces derniers l'ont amené à l'orée d'une forêt immense, Michelet. Le Guillou a hésité devant l'ampleur de la tâche. Son collègue Paul Viallaneix, l'éditeur des quatre volumes du Journal (1) et des OEuvres complètes de Michelet (2), n'était-il pas le galérien tout désigné pour une telle traversée? Mais Viallaneix est tombé malade, et Le Guillou, n'obtenant ni de l'Université ni du CNRS les moyens de mener ses travaux, se résolut à prendre une retraite anticipée de l'enseignement pour pouvoir travailler à Michelet. "Quels sacrifices ne doit-on pas faire à la science?", commente-t-il sobrement. De telles histoires de passion sont agréables à raconter. Voilà donc Le Guillou à la tête d'un puzzle de plus de dix mille pièces éparpillées qu'il aborde, nous dit-il, "avec terreur"; on le croit sans peine. Il faudrait aussi raconter cette aventure. Elle aboutit à l'édition de dix volumes dont la parution s'achèvera en 1998. En voici deux déjà, un troisième est annoncé pour le mois de décembre. Deux ou trois brouilles typographiques mises à part, c'est une merveille. Archiviste de compulsion autant que de métier, Michelet gardait tout. Ses cartons d'invitation à déjeuner comme les lettres de ses élèves, ses carnets de comptes domestiques, scrupuleusement tenus, mois par mois, comme les notes administratives de ses directeurs de lycée ou d'université. En face de son journal, qui consigne les traces de sa pensée, de son roman idéal, voici donc le roman réaliste, l'épaisseur du quotidien, les odeurs et les saveurs de l'air du temps. Il y a cent façons de les lire.

Oublier par exemple un moment qu'il s'agit de Michelet, d'un géant de l'histoire et de la littérature, et suivre, jusqu'au seuil de la gloire _ le second volume s'arrête en 1838, date de l'élection de Michelet au Collège de France et à l'Académie des sciences morales et politiques _, la vie d'un pauvre professeur, né deux ans avant le siècle et attaché en 1821 au lycée Charlemagne comme "agrégé volant". La misère en col cassé, le "salaire à la canut" qui oblige à la course aux leçons et aux pensionnaires, les classes chahuteuses _ "En chaire, se souvient l'un de ses élèves, Michelet ne professait pas, il causait, s'entraînait, et suivait si bien son

inspiration que ni le bruit des pupitres, ni les causeries d'enfants sans attention, n'arrêtaient son élan. La classe était nombreuse, et quelques-uns seulement (vous dirai-je que j'étais du nombre?) subissaient le charme de sa parole." Et puis, pour arrondir les fins de mois, il rédige des petits manuels scolaires, entre en concurrence avec d'autres collègues impécunieux, cherche des appuis au ministère. Nous sommes en 1825, l'ordre moral est au pouvoir, un ecclésiastique gouverne l'éducation nationale. Le professeur courbe le dos et se fait conforme. Au lycée Sainte-Barbe où il enseigne désormais, il donne comme sujet de composition: "Quelle est l'utilité morale et religieuse de l'histoire? Prouvez cette utilité par quelques faits tirés de l'histoire sainte." Cette docilité paie, plus que les travaux pédagogiques du jeune professeur. Le voilà chargé d'enseigner l'histoire à la princesse du Berry, la petite-fille de Charles X, puis il est chargé de cours _ de philosophie _ à l'Ecole préparatoire qui remplace l'Ecole normale, supprimée pour subversion. Avec trois salaires, il vit un peu mieux. Il en ajoutera un quatrième en 1830, celui de directeur des Archives historiques. La bière s'ajoute au vin sur la table, il prend un abonnement aux bains publics, loue un piano et achète plus de chaussures qu'il n'en fait rapiécer. Il intrigue aussi. 1830 amène ses amis libéraux au pouvoir. Il écrit à Edgar Quinet, son frère spirituel: "Il faut venir sur-le-champ, mon ami, tout s'organise. Les places vont être enlevées assez rapidement. La vôtre se trouvera sans peine si vous arrivez à temps."

Abandonnons le roman du professeur pour l'éducation sentimentale. Le jeune Michelet couche avec sa marraine et logeuse, Hortense Fourcy, mais aussi avec l'employée de la pension, Pauline Rousseau _ à qui il fait un enfant. Il décide d'épouser Pauline. Le frémissant romantique explique ainsi sa décision où, dit-il, "la passion n'entre pour rien". Il veut prendre des élèves en pension pour gagner de l'argent. Or, on ne confie pas des élèves riches à un "garçon", sauf s'il est prêtre. "Il me faut donc une femme qui ne soit ni trop belle, ni trop jeune, une bonne femme de ménage, laborieuse, sédentaire. (...) Pour un homme qui ne tient qu'au solide, c'est un parti très convenable. (...) Elle n'est plus dans l'âge du plaisir et de la dépense." Michelet est moins cynique qu'il ne veut le faire paraître. Ce qui l'intéresse chez Pauline, outre ses qualités de ménagère, c'est qu'elle a eu des malheurs: "Ce qui dans mes passions, je dois le dire, agit autant que l'attrait physique, ce furent certaines causes morales, une compassion qui me fit croire qu'arrivant en consolateur, j'avais chance d'être plus aimé. Cela m'arriva quatre fois." La compassion n'empêche pas Michelet de délaisser très vite Pauline pour Cléo. La pauvre femme sombrera dans l'alcoolisme et mourra de tuberculose au tome III. Arrivera Mme Dumesnil dont Michelet dit qu'elle le "prit par la maladie, la mort prochaine". Le roman le plus dense, celui qui absorbe Michelet, le fait mourir et renaître tout à la fois, c'est l'Histoire. Ou plu exactement un mélange complexe, aux contours flous, où fermentent l'histoire, la philosophie, l'éloquence et la littérature. Consacrant, en 1842, son cours du Collège de France à "Michelet et la Renaissance", Lucien Febvre affirmait qu'il s'agissait là d'"un essai sur le pouvoir des mots en histoire" (3). L'une des traversées les plus excitantes de cette correspondance est celle où l'on voit se nouer, dans les hésitations et les contradictions, la poésie inspirée et la science rigoureuse, les accents vibrants et enflammés du visionnaire et le travail de fourmi de l'archiviste. Souvent Michelet s'agace quand ses amis, Heine, Hugo, Sainte-Beuve exaltent par trop les beautés littéraires de son Histoire de France, quand Lamartine lui écrit qu'il a "le coeur d'une jeune fille avec l'âme d'un grand homme de l'Antiquité". L'effort immense qu'il déploie pour asseoir l'histoire sur des bases solides lui coûte trop _ jusqu'à la dépression et l'épuisement _ pour qu'on le néglige. Posant, en 1835, sa candidature à la chaire de géographie de la Sorbonne, il souligne sa modernité scientifique: "Je crois être le seul historien de ce temps qui ait pris la géographie pour base (ou du moins

pour point de départ) de l'histoire." Passion et raison, éloquence et science: comme l'écrit l'un de ses correspondants, Granier de Casagnac, "l'histoire, n'est-ce pas la religion du XIXe siècle?" Michelet découvre et invente, dans un même élan, notre roman national. C'est le côté grandiose de cette correspondance. Il en est d'autres qui font sourire ou rêver. Le choléra qui fait trembler la France en 1835, une pétition du Journal des femmes demandant la permission pour elles d'assister aux cours de la Sorbonne, les malheurs en série d'Edgar Quinet, futur maître à penser de la République laïque, les ruses déployées par les écrivains, déjà, pour "s'assurer des journalistes". Ou, plus subtil encore, le parfum d'une époque où les correspondants de Michelet se nommaient Epagonèse Viguiet, Adelphe Fourmy, Amable Floquet ou Chrysanthe Desmichels.